

Études littéraires africaines

Un maillon méconnu de la constitution de la « bibliothèque coloniale » : la production textuelle des instituteurs africains

Cécile Van Den Avenne



Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Van Den Avenne, C. (2019). Un maillon méconnu de la constitution de la « bibliothèque coloniale » : la production textuelle des instituteurs africains. *Études littéraires africaines*, (48), 174–176. <https://doi.org/10.7202/1068440ar>

Un maillon méconnu de la constitution de la « bibliothèque coloniale » : la production textuelle des instituteurs africains

L'ouvrage de Céline Labrune-Badiane et Étienne Smith réussit tout à la fois à analyser précisément le cadre institutionnel et idéologique qui a conditionné la prise de parole de cette catégorie peu visible d'intellectuels et intermédiaires coloniaux africains qu'étaient les instituteurs en A.O.F., et à nous faire entrer dans la fabrique des textes qu'ils ont écrits. Il en cite de longs extraits qui nous permettent d'apprécier les formes de maîtrise – argumentative, rhétorique, stylistique – qui s'y déploient, mais également de percevoir les contraintes, concernant le fond et la forme, auxquelles étaient soumis ces auteurs. En effet, hormis les très rares écrits personnels présents dans ce corpus (quelques correspondances, qui nous sont parvenues parce qu'elles ont été censurées), l'ensemble de ces écrits était soumis à une évaluation externe, européenne et impériale : écrits scolaires notés et entrant dans l'évaluation globale des élèves instituteurs (les devoirs de vacances notamment) ; articles soumis au comité éditorial du *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, revue conçue comme un lieu de production de savoirs pour et par les instituteurs de l'A.O.F., dont la lecture était quasi obligatoire et le contenu fortement encadré.

L'une des façons particulièrement intéressante dont C. Labrune-Badiane et É. Smith nous font découvrir cette fabrique de textes sous contrainte est de nous donner accès aux commentaires, corrections, notes et appréciations apposés sur ces textes. C'est le cas dans le chapitre 3, en particulier dans la partie « Des savoirs sous contrôle », qui permet d'approcher au plus près des pratiques d'« évaluation, sélection, censure » (p. 231-234) dont ces textes furent l'objet. C'est là aussi que le carnet de recherche qui accompagne le livre s'avère un complément passionnant. On peut ainsi suivre deux étapes de la rédaction et publication d'un texte de Yacine Diallo sur « La condition sociale de la femme indigène en Guinée française »²⁷, d'une première version manuscrite rédigée en 1937, envoyée pour l'obtention d'un prix scientifique et commentée par Bernard Maupoil (administrateur des colonies et secrétaire du jury pour les prix scientifiques de l'A.O.F.), à une version publiée en 1939 dans *L'Éducation africaine*²⁸. Le livre nous fournit quant à lui

²⁷ <https://bibcolaf.hypotheses.org/tableaux-et-cartes/yacinediallocorrections>

²⁸ <https://bibcolaf.hypotheses.org/tableaux-et-cartes/yacinediallocomparaisontextes>

une étude très précise des transformations de contenus qu'a subies le texte (p. 236-247) jusqu'à s'inscrire parfaitement « dans les directives officielles du *Bulletin* » (p. 239).

Cependant, à rebours des jugements longtemps portés sur ces écrits (souvent critiqués pour leur « psittacisme », particulièrement par les militants et intellectuels africains après les Indépendances), C. Labrune-Badiane et É. Smith nous montrent comment ces instituteurs ont saisi l'incitation / injonction à écrire à laquelle ils étaient soumis pour produire des formes de contre-discours, notamment un discours de « réhabilitation du monde noir » (p. 357), concomitant au mouvement de la Négritude, mais qui est passé largement inaperçu, « n'étant pas porté par des grands noms ou par des revues métropolitaines » (*ibid.*). En effet, contrairement à L.S. Senghor ou Alioune Diop, ces instituteurs, s'ils ont pour certains largement circulé en A.O.F., n'ont jamais mis les pieds en métropole. À ce titre, les « Notices biobibliographiques », présentes dans le carnet de recherche²⁹ en tant qu'outil collaboratif destiné à être complété et enrichi, font surgir de l'ombre des figures importantes : ces instituteurs formés à l'école William Ponty ont été pour certains des auteurs prolifiques, et après les Indépendances, ils ont pu devenir des personnalités politiques de premier plan dans leur pays et/ou poursuivre une carrière d'écrivain (tel le Béninois Eustache Prudencio). C'est donc aussi le mérite de cet ouvrage que de nous faire entrer dans un réseau intellectuel, qui, vu depuis Paris, pourrait sembler doublement périphérique, parce qu'ancré localement, d'une part en A.O.F., d'autre part dans les petites bourgades de l'A.O.F. rurale où les instituteurs étaient en poste (plutôt qu'à Dakar ou Saint-Louis). Par là, c'est tout un pan de la littérature coloniale qui se dévoile à nous, une partie de ces « histoires cachées de l'Afrique » (« *Africa's Hidden Histories* »³⁰) qui restent encore à travailler.

De fait, le livre de C. Labrune-Badiane et É. Smith est également un formidable réservoir d'idées de travaux à poursuivre, en particulier pour les étudiants qui se destinent à la recherche (notamment ceux qui, en Afrique, pourraient plus facilement avoir accès aux archives privées, celles des cantines de fer qu'évoque Karin Barber). Certains auteurs mériteraient une monographie et on aimerait également pouvoir lire une anthologie de ces textes, particulièrement des récits de vie (autobiographiques ou recueillis auprès d'autres) qui

²⁹ <https://bibcolaf.hypotheses.org/notices-biographiques>

³⁰ BARBER (Karin), ed., *Africa's Hidden Histories. Everyday Literacy and Making the Self*. Bloomington : Indiana University Press, 2006, 451 p.

donnent à voir la façon dont se sont racontés les colonisés. On aimerait découvrir plus avant, grâce à leur correspondance notamment, l'amitié entre l'instituteur corse Jean Nicoli et le Soudanais Fily Dabo Sissoko (la note de la p. 417 indiquant que J. Nicoli a sans doute conservé des manuscrits de Sissoko dans ses archives laisse entrevoir d'autres textes à exhumer). Enfin, si les écrits présentés sont majoritairement rédigés en français – pour ces instituteurs formés au sein du système colonial, la démonstration de la maîtrise du français était aussi une manière de construire leur légitimité –, C. Labrune-Badiane et É. Smith évoquent aussi des textes bilingues et des textes traduits qui permettent d'entreapercevoir des formes de transaction entre la langue impériale, le français, et les langues locales, autre piste qui mériterait également d'être suivie.

Ainsi, presque paradoxalement, alors même que les quelque 700 pages de ce formidable travail tendent à une forme d'exhaustivité (dans la maîtrise et la présentation du corpus, dans la précision et la pertinence des analyses, contextuelles et de détail), en les refermant, on est loin de se dire que le sujet est clos ; et c'est sans doute aussi un des mérites de cet ouvrage généreux que de mettre à disposition, pour des recherches futures, un immense corpus éclairant d'un jour nouveau les relations de contact colonial.

■ Cécile VAN DEN AVENNE ³¹

³¹ Université Sorbonne Nouvelle.